

LE CRI DU PÉAGER ET LA CROIX

*O Dieu, sois apaisé envers moi
qui suis pécheur !
(Luc, XVIII, 13.)*

Ce cri du péager repentant, recueillons-le aujourd'hui, mes frères, mais recueillons-le en présence de la croix qui vient y répondre. Mettons ainsi le mal en face du remède, la détresse en face de la délivrance. Et puisse ce rapprochement que le vendredi saint nous impose, n'être pas une vaine théorie, mais une réalité vivante dont nos âmes sentiront à la sainte table la force et la douceur!

I

O Dieu, sois apaisé envers moi, pécheur! — Envers moi, pécheur, c'est la traduction littérale. — Si quel-

qu'un avait demandé au pauvre péager une théorie sur le mal, sur son origine, sur sa nature, il est probable qu'il aurait été fort embarrassé de répondre à ces savantes interrogations. Mais il fait mieux que d'avoir une notion raisonnée du péché, il en a le sentiment personnel et profond. Il sait qu'il a violé la loi de Dieu, il se sent condamné par elle, et, sans atténuation, sans excuse, il jette un cri qui est à la fois l'aveu de ses fautes et un appel à la pitié céleste : « O Dieu, sois apaisé envers moi, pécheur ! »

Certes je n'irai pas vous décourager de sonder le grave problème du mal. — Le mal est-il une simple imperfection, une limite, comme on l'a dit quelquefois, ou bien est-il une déviation, un désordre ? Le mal vient-il de Dieu ou vient-il de l'homme ? Le mal réside-t-il dans notre organisme matériel, dans notre chair, ou bien dans notre volonté ? Est-il le fait de l'individu ou le fait de l'espèce ? — Grandes questions qui ont tourmenté les plus beaux génies, et que ne craignait pas d'aborder la forte génération de nos pères, tandis que la nôtre semble en avoir peur. Elle veut un christianisme aussi aisé à saisir dans le domaine de l'intelligence que facile à pratiquer dans le domaine de la vie ! Grandes questions, bien supérieures

même aux plus hauts problèmes de la science et de la politique, et surtout à ces questions d'industrie, de bourse, de curiosité artistique et de chronique locale qui semblent suffire aux besoins de nos contemporains. — Eh bien, je ne crains pas de le dire, plus vous sonderez ces problèmes, plus vous reconnaîtrez, comme seule satisfaisante, la solution chrétienne qui se résume dans ces mots : le mal n'est pas une imperfection, mais un désordre; le mal n'est pas de Dieu, mais de l'homme, par l'abus de sa liberté; le mal n'est pas seulement un accident individuel, mais il est le fait de l'espèce, le résultat de la chute de l'humanité. — Voilà la solution biblique, et malgré les obscurités qu'elle renferme, elle est la seule satisfaisante, la seule digne de l'homme et de Dieu. — Mais enfin lorsque nous aurons admis cette notion du péché, d'après la philosophie chrétienne, il nous restera à nous reconnaître « personnellement pécheur ». — L'humanité s'est séparée de Dieu par la chute, mais moi-même j'ai ratifié cette révolte insensée; l'humanité est plongée dans le mal, mais moi-même je suis charnel, vendu au péché, comme un esclave à son maître. Or cet aveu personnel est ce qui coûte le plus à notre nature. Si la logique l'im-

pose, l'orgueil refuse d'y souscrire. Parlez-moi, prédicateur, de l'état général de l'homme; développez devant moi quelque point de doctrine ou de morale, — surtout de morale; — mais ne me prenez pas à partie, ne soyez pas direct, c'est-à-dire blessant; respectez mon for intérieur, arrêtez-vous devant le sanctuaire de mon âme... Mais si nous n'étions pas direct, si nous ne vous prenions pas à partie, si nous ne cherchions pas à enfoncer cette porte bien murée de votre cœur, nous ne serions que « l'airain qui résonne et la cymbale qui retentit ». C'est précisément cette question personnelle que tout prédicateur fidèle doit poser devant ses auditeurs, non pour la résoudre lui-même, mais pour les presser, eux, de la résoudre dans un tête-à-tête avec Dieu. Notre prédication ne sera efficace que lorsque celui qui nous écoute se sentira seul en présence de Jésus-Christ, comme la pécheresse de Jérusalem, lorsque ses accusateurs se furent retirés. Esprit de Dieu, cherche notre péché qui se cache, qui se dérobe; mets-le au grand jour, et alors, porte-lui un coup droit, en pleine poitrine. Dis à celui-ci : « Ta piété n'est qu'une forme vaine, ton honnêteté n'est qu'un vernis trompeur ! » Dis à ceux-là : « Toi, tu vis dans le mensonge, toi, dans

l'avarice, toi, dans l'injustice, toi, dans l'impureté! » Esprit de Dieu, Nathan éternel, dis à chacun de ces David, tranquilles dans leur impénitence. « Tu es cet homme-là! »

Le péager se sait personnellement pécheur : — mais avec quelle humiliation, avec quelle douleur, avec quel sentiment de la responsabilité qui pèse sur lui! C'est ce que nous apprennent les expressions de notre texte : « Il se tenait dans un coin du temple, il se frappait la poitrine, il n'osait pas même lever les yeux au ciel. » — Notre siècle connaît bien des souffrances; il se plaît même quelquefois à les constater, à les énumérer avec amertume et désespoir. Mais il est une douleur qu'il me semble ne pas connaître, c'est la douleur du péché. On a tant nié de nos jours la liberté morale, on a tant parlé des influences fatales du milieu, du tempérament, de l'hérédité, qu'en vérité la conscience ne s'étonne plus de rien, ne s'indigne d'aucun crime, d'aucune fange,... et qu'elle semble avoir désappris le remords. — Le remords, ce mot significatif qui est dans toutes les langues humaines, le remords, cette torture de l'âme, cet aiguillon vengeur qui semble le noble, mais tragique survivant de notre innocence

primitive! Le remords! Écoutez comment en parlait, dans des soirées intimes, un sceptique d'il y a quelques années¹ : « Le remords! Oui, quand il y avait dans ma vie un élément romanesque et que je me nourrissais mal. Le remords, vous savez, c'est une faiblesse physique... Plus tard, j'ai changé tout cela, j'ai fait entrer dans ma vie une douce philosophie, de la gaieté... » De la gaieté! Non cela n'est pas vrai, ô sceptique! Dans une autre conversation intime, n'est-ce pas vous qui avez laissé échapper cet autre aveu, « que le suicide est la fin naturelle de la vie et que, plutôt que d'assister à la mort de chacun de vos sens, vous regrettez de n'avoir pas le courage de vous tuer. » Ah! vous vouliez la gaieté, le plaisir, et vous y avez trouvé un tel dégoût que le suicide vous eût tenté comme une porte de sortie!... C'est la conscience qui se venge ainsi de la proscription dont vous avez voulu la frapper.

Nous n'en sommes pas là, grâce à Dieu, nous, élevés dans l'Église et par l'Église. Mais nous respirons l'atmosphère de notre époque, et l'on ne voit

1. Sainte-Beuve.

pas parmi nous, comme autrefois, « cette vive douleur d'avoir offensé Dieu » d'où sortaient les conversions énergiques et les christianismes puissants. Certes nous connaissons les douleurs humaines, — l'imperfection des hommes et des choses, nos illusions envolées, nos espoirs disparus, tout le bleu de notre âme replié comme un décor de théâtre et nous laissant dans de froides ténèbres. — Nous connaissons des douleurs plus légitimes encore, — telle infirmité irrémédiable d'un être qui nous est cher, tel départ qui emporte le meilleur de nous-même et laisse la maison dépeuplée. — Mais enfin, il y a une autre douleur, celle d'être séparé de Dieu, celle d'avoir commis ces péchés qui nous accusent devant lui, et qui déshonorent notre âme faite à son image. — Eh quoi ! ces folies de la jeunesse, ces transgressions plus froides de l'âge mûr, ces souillures de la vieillesse elle-même, ces actes que nous voudrions cacher à notre père, à notre mère, à notre enfant, ces paroles acérées que nous n'avons pas su retenir, ces mauvaises pensées, ces sentiments honteux, ces détestables souhaits, qui sont quelquefois montés du fond de nos cœurs, ces iniquités enfin qui surpassent en nombre les cheveux de nos têtes, — nous n'en rougirions pas, nous n'en pleurerions pas, nous

les regarderions comme des grains de sable, tandis qu'elles devraient peser sur notre poitrine comme une montagne ! Et ce péché central, cet éloignement de Dieu qui est le fond même de notre vie, ne nous contraint-il pas à nous écrier : « O mon Dieu, j'ai reçu tous tes dons, — facultés de l'esprit, affections du cœur, bien-être, richesses, — et je ne les ai rapportés qu'à moi-même. J'ai passé des mois, des années sans te donner un battement de mon cœur ; j'ai pu fonder un foyer et ne pas t'appeler dans ma maison, goûter des joies et ne pas te les consacrer, verser des larmes et ne pas les répandre dans ton sein ! Tu m'as donné des ordres par ta Parole et par ma conscience, et je t'ai désobéi ; j'ai osé dresser, moi, vermisseau de terre, la tête contre toi, — pensée contre pensée, volonté contre volonté, et pour ainsi dire, Dieu contre Dieu... O Dieu saint ! la douleur me gagne, le trouble me saisit, ma misère m'accable,... et si vous pouvez rester indifférents à vos péchés, moi je ne le puis, je me rends, je n'ai plus qu'un cri de détresse : « O Dieu, sois apaisé envers moi, pécheur ! »

II

La confession personnelle et accablante de ses fautes ne suffit pas au péager; il y a dans son cri quelque chose de plus tragique. Il ne dit pas : « O Dieu, excuse mon péché »; il ne dit pas : « Oublie mon péché »; il ne dit pas même : « Pardonne mon péché ». Il dit : « O Dieu, sois apaisé! » c'est-à-dire : « O Dieu, ta colère est légitime, détourne-la de moi ». Et pendant qu'il pousse ce gémissement, nous croyons voir ses regards se porter avec angoisse vers l'autel du sacrifice, où chaque jour entre les deux vêpres, un agneau symbolique est immolé à Jérusalem.

« Sois apaisé! » c'est le cri que j'entends sortir des entrailles mêmes de l'humanité. La conscience païenne et la conscience israélite le jettent, comme un appel désespéré, aux profondeurs du ciel. « Sois apaisé! » c'est le cri qui monte de tous les temples et de tous les autels; là, ruisselle le sang des victimes, et si je regarde de plus près,... ô barbarie, horreur!... j'aperçois des victimes humaines, car la conscience dans son égarement, — que j'ose appeler sacré, — ne trouve rien d'assez précieux pour

apaiser le courroux de Celui qu'elle a offensé. Ainsi notre race tout entière fait écho au cri du péager : « Sois apaisé envers moi, pécheur ! »

Eh bien ! devant cette faim et cette soif d'expiation se dresse la croix de Jésus-Christ que je voyais depuis le commencement de ce discours, mais que je ne voulais faire apparaître devant vous, qu'après en avoir excité l'impérieux besoin dans vos consciences. Comme l'a dit Charles Secrétan, « le sentiment du péché, c'est le besoin d'un Sauveur, et ce Sauveur il n'y a qu'à le chercher dans l'histoire ». En effet, il y a dans l'histoire une date immortelle, une heure sainte, une place maudite et bénie tout ensemble où « l'Agneau sans défaut et sans tache » répond à la prophétie du monde juif et du monde païen, en s'offrant librement pour expier les péchés du monde, Aujourd'hui vendredi saint, sur la colline de Golgotha, aux portes de Jérusalem, il y a près de dix-neuf siècles, la réconciliation fut signée entre l'homme et Dieu par le sang de la croix. Et tous ceux qui se sont jetés au pied de cette croix, dans le sentiment de leur indignité, ont été délivrés du fardeau de la condamnation et régé-

nés « en nouveauté de vie ». — Et lorsque dix-neuf siècles auront passé de nouveau sur cette histoire, elle sera aussi jeune qu'aux premiers temps de l'Eglise, aussi actuelle que pour l'Eglise d'aujourd'hui! — Et si notre planète doit subsister jusqu'au centième siècle, c'est encore à Jérusalem, sur la colline funèbre éternellement baignée du sang du Sauveur, que les hommes du quarantième ou du centième siècle iront porter leurs remords, leurs larmes, leurs désespoirs, pour obtenir le pardon qui descend du Calvaire, pour étreindre de toute la puissance de leur foi et de leur amour l'arbre de la croix. « O vous, tous les bouts de la terre, vous tous les âges, vous tous les peuples, regardez vers moi et soyez sauvés! »

Voilà le fait historique et fécond de la Rédemption, tel qu'il s'est réalisé pour des millions d'âmes. Et cependant, cette croix est encore « scandale aux Juifs, folie aux Grecs ». Pour que nous en éprouvions la force libératrice, il faut qu'un double orgueil soit dompté en nous : l'orgueil de la raison et l'orgueil de la conscience.

L'orgueil de la raison. — La raison n'est-elle pas toujours tentée de dire : « Pourquoi cette doctrine

obscur et mystique de l'expiation? Pourquoi cette nécessité d'une réparation sanglante, au lieu de la proclamation pure et simple du pardon de Dieu? » Assurément je ne prétends pas dissiper toutes les obscurités du grand mystère de la croix; mais, m'appuyant sur les déclarations de saint Paul « qui ne voulait savoir que Christ et Christ crucifié », je vous dirai à mon tour : Trouvez donc un autre moyen de réconcilier l'homme coupable avec Dieu! Trouvez-le pour Dieu, trouvez-le pour l'homme. Pour Dieu? — Avez-vous donc oublié qu'il y a en lui l'inflexible justice autant que l'amour infini. Comment lèverez-vous cette contradiction? S'il pardonne purement et simplement, il n'est que le « Dieu des bonnes gens ». Indifférent à la violation de la loi qu'il a donnée, sans réaction contre le mal, sa faiblesse soulève notre mépris! S'il punit, s'il frappe, c'en est fait de la race humaine! Alors Dieu est un Dieu sans pitié, sans entrailles, que nous sommes tentés de maudire. Mais la croix fait disparaître la contradiction, elle réunit les deux termes du problème. — En effet, là est la marque indélébile de l'horreur de Dieu pour le mal : plutôt que de le laisser impuni, il le poursuit, il le frappe dans la personne de son Fils. Là est aussi la marque indélébile de son amour :

plutôt que de nous condamner, il consent à la mort volontaire du Saint et du Juste. O Justice ! ô bonté ! loin d'être sacrifiées l'une à l'autre, vous restez intactes l'une et l'autre ; vous vous « entre-baisez » ; selon une expression hardie de l'Écriture, et vous resplendissez du même éclat incomparable sur la colline du Calvaire.

J'ai dit encore : Trouvez un autre moyen de salut pour l'homme. Ce que vous n'osez offrir à Dieu, essayez de l'offrir à l'homme, vous n'y réussirez pas, car il y a, en lui, comme en Dieu, un besoin de justice aussi impérieux que le besoin de grâce. Dites-lui purement et simplement qu'il est pardonné, il ne le croira pas ; il refusera d'y croire. Il dira avec A. Monod affamé de pardon, mais aussi jaloux de l'honneur de son Dieu : « Loin de moi un salut où la gloire de mon Dieu serait atteinte. Commencez par sauver la sainte loi de mon Dieu, vous me sauverez après, si vous pouvez. »

Et si, par impossible, Dieu d'une part, l'homme de l'autre, pouvaient se contenter d'un simple verdict d'acquittement, ce pardon d'une banale complaisance ne changerait pas mon cœur. Ce qui le touche, ce qui l'émeut, ce qui le brise, c'est un pardon qui coûte à mon Dieu le sacrifice immense de

son Fils ! Dès lors, je ne m'appartiens plus, je suis conquis par la sainte violence de l'amour qui s'immole, et, dans un élan aussi naturel que généreux, je me donne à celui qui s'est donné pour moi... Incline-toi donc, ô raison humaine, devant cette croix qui, dans sa folie sublime, a seule pu résoudre le problème du pardon et de la régénération de l'humanité !

Il est un autre orgueil qui nous détourne du Calvaire, c'est l'orgueil de la conscience. On nous dit, — ou si l'on n'ose nous le dire, on se réserve de le penser : — « Prédicateur d'une doctrine excessive, vous nous faites plus coupables, plus dégradés que nous ne sommes. Après tout, nous ne saurions être assimilés à ce péager méprisable qui vivait de concussions et de rapines. » Soit ! Mais vous croyez-vous meilleurs que saint Pierre, que saint Jean, que saint Paul ? Et pourtant ce sont ces hommes-là qui ont le plus hautement confessé leur état de péché. Où les voyez-vous ? Au pied de la croix de Christ, confondus avec « les pécheresses et les gens de mauvaise vie ». Je vous dirai aussi : Ces vertus, ces bonnes œuvres suffisent-elles à vous donner la paix ? Etes-vous tranquilles dans votre

conscience? Avez-vous fait tout ce qui était en votre pouvoir? Montrez-moi donc le point de votre vie morale où Dieu peut être satisfait, indiquez-moi la limite où vous pouvez vous arrêter en toute sécurité, sûrs d'être prêts à paraître devant son tribunal? — Non, vos vertus seraient-elles encore plus remarquables et vos œuvres plus éclatantes, elles ne suffiraient point à Celui qui a dit : « Soyez saints car je suis saint ! » et vous n'oseriez jamais les lui présenter comme le fondement de votre salut. — J'ai visité beaucoup de mourants, mais je n'en ai vu aucun rassuré par le souvenir de ses bonnes œuvres. Les âmes vertueuses me parlaient de leurs souillures, et les saints de leurs infidélités. Bien loin de chercher en eux-mêmes le gage de leur paix, ils n'y trouvaient que la certitude de leur condamnation. Et quand je leur montrais la croix de Christ, oh ! comme ils témoignaient par une parole émue, ou seulement par un regard, par un serrement de main, qu'ils l'embrassaient de toute la puissance de leur foi, comme le seul remède à leur misère, comme l'unique base de leur réconciliation avec Dieu. Je ne puis penser sans attendrissement à un vieillard pur et candide comme un enfant. Il me disait : « La croix de Christ, voilà mon seul et doux

refuge!... » — Et nous qui sommes ici, s'il nous arrivait d'être surpris par l'un de ces accidents tragiques qui fauchent en quelques instants des existences humaines, — mis tout à coup en présence de l'éternité, je m'assure que, de chacune de nos poitrines, s'échapperait ce cri de détresse : « O Dieu, sois apaisé envers moi, pécheur ! O Christ crucifié, aie pitié de moi ! »

Croix de mon Sauveur, est-il possible que nous soyons assez orgueilleux, assez légers, assez ingrats pour te méconnaître, nous qui pouvons mourir demain ? Croix de Jésus-Christ, en ce jour où tu fus dressée pour le salut du monde, brise la dureté de nos cœurs ! Croix de Jésus-Christ, resplendis à la table sainte, comme la puissance de Celui qui ne nous abaisse que pour nous relever, qui ne nous fait mourir que pour nous faire vivre ! Et qu'il nous soit donné, en prenant part « au corps et au sang de notre Sauveur », de trouver aujourd'hui pour notre mal, le remède ; pour notre détresse, la délivrance.